

13 cop. p. 21

ROLAND BARTHES

Œuvres complètes

TOME V

1977 - 1980

Nouvelle édition revue, corrigée et présentée
par Éric Marty

con
de
de
de
O

ÉDITIONS DU SEUIL

Incidents

| *Au Maroc, naguère...*

Le barman, à une gare, est descendu cueillir une fleur de géranium rouge et l'a mise dans un verre d'eau, entre la machine à café et le débarras assez crasseux où il laisse traîner tasses et serviettes sales.

Sur la place du petit Socco, chemise bleue au vent, figure de Désordre, un garçon en colère (c'est-à-dire ici ayant tous les traits de la folie) gesticule et invective un Européen (*Go home !*). Il disparaît. Quelques secondes plus tard, un chant annonce l'approche d'un enterrement ; le cortège paraît. Parmi les porteurs (à relais) du cercueil, le même garçon, provisoirement assagi.

Entendu le Cousin du Roi, d'un beau noir, se faire passer pour un nègre américain (en feignant de ne pas savoir l'arabe).

Chasse aux cheveux longs : Rafaelito soutient que son père lui a coupé les cheveux pendant qu'il dormait. D'autres disent que les flics tondent de force dans la rue : révolte et répression à même les noirs cheveux des garçons.

Deux vieilles Américaines s'emparent de force d'un grand vieillard aveugle et lui font traverser la rue. Mais ce qu'il aurait préféré, cet Œdipe, c'est de l'argent : l'argent, l'argent, pas l'en-traide.

Un garçon fin, presque doux, aux mains déjà un peu épaisses, a soudain, rapide comme un déclic, le geste qui dit le petit mec : faire sauter la cendre de cigarette d'un revers de l'ongle.

Abder – veut une serviette propre que, par crainte religieuse de la souillure, il faut poser là, à part, pour se purifier plus tard de l'amour.

Un vénérable Hadj à courte barbe grise très soignée, mains idem, artistiquement arrangé dans une djellaba de très fin tissu extrêmement blanc, boit un lait tout blanc.

Cependant, ceci : une tache, un léger frotilis de merde, comme un besoin de pigeon, sur sa capuche immaculée.

Une Européenne pas jeune, fardée, sale, qui a le goût maniaque de ce qui pendouille, s'effiloche, cheveux, nattes, manteaux, sacs et jupes à franges, traverse le petit Socco. La Toute-Pendouillante est une « magicienne soviétique » (me déclare sans ciller un garçon).

L'enfant découvre dans le couloir dormait dans un carton, sa tête émergeait comme coupée.

Près du petit Socco, un couple d'Européens a installé une échoppe de frites pour hippies. Une pancarte dit : « *Hygien is our speciality*. » Et la femme va jeter le cendrier dans la rue – qui n'est pas *british*.

Une fille est corrigée en public par sa mère paysanne. La fille pousse des cris. La mère est calme, obstinée ; elle a enpoigné les crins de sa fille comme une pièce de linge et tape à coups réguliers sur la tête. Le cercle est instantané. Jugement du masseur : la mère a raison. – Mais pourquoi ? – La fille est une putain (en fait, il n'en sait rien).

Le mioche de cinq ans, en petit pantalon, chapeau : tape sur une porte – crache – se touche le sexe.

Vieillard aveugle, mendiant à djellaba et à barbe blanche : imposant, impassible, antique, sophocléen, odéonnesque, cependant que l'adolescent qui mendie pour lui prend sur son visage toute la charge expressive que justifie une telle situation : ses traits torturés, tirés par une moue descendante, affichent la dolence, la misère, l'injustice, la fatalité : Voyez ! Voyez ! dit la mine de l'enfant, voyez celui qui ne peut plus voir.

Les petites vendeuses à la sauvette : menthe, citron (Virgile). L'infâme flic en civil, à l'air dur ; il les malmène, les brutalise, mais les laisse décamper.

Délicieuse fantaisie : un Mohammed aux mains douces, ouvrier de filature, me soutient que la mosquée des juifs est éteinte le samedi ; il me la montre : c'est l'église des Capucins espagnols ; les juifs, dit-il, s'en servent (on la leur prête) pour leurs offices.

Un adolescent noir, en imperméable pauvre, coiffé d'un galurin fou (bleu clair), et une fillasse hippy, pieds nus sur le trottoir sale, passent devant les autochtones du Café Central : le garçon a décroché une fille mais sacrifie publiquement à l'occidentalité dingue.

La préposée d'Iberia n'a pas souri. Elle avait la voix péremptoire, un make-up fort mais sec, des ongles très longs et peints d'un rouge sanglant – ces ongles maniant les longs billets, les plant d'un geste autoritaire de longue habitude...

Une théière pour le thé à la menthe, en métal uni, sans bouton de plastique, achetée en compagnie et avec l'aide du champion de boxe, poids moyens, du Maroc.

M'étant prudemment déclaré inapte à aider le Cousin du Roi, il me rassure : je pourrai, dit-il, le conseiller dans la gestion des millions qu'il pense obtenir de son magnat du gin.

Abdessalam, interne à Tétouan, semble être venu ce matin à Tanger (je le rencontre par hasard) pour acheter une pomme antirhumatismale et un bouchon siffleur de bouilloire.

Un jeune moricaud, chemise crème-de-menthe, pantalon vert amande, chaussettes orange, et des chaussures rouges, visiblement très souples.

Devant un barbu qui danse, le Cousin du Roi m'informe : c'est un philosophe. Pour être philosophe, dit-il, il faut quatre choses : 1° avoir une licence d'arabe ; 2° beaucoup voyager ; 3° avoir des contacts avec d'autres philosophes ; 4° être loin de la réalité, au bord de la mer, par exemple.

Un jeune négre comme poudré de blanc (presque blanc de noir) avec un anorak rutilant.

Au petit Socco, en juillet, la terrasse est pleine de monde. Vient s'asseoir un groupe de hippies, dont un couple ; le mari est un gros blondasse nu sous une salopette d'ouvrier, la femme est en longue chemise de nuit wagnérienne ; elle tient par la main une petite fille blanche et molle ; elle la fait chier sur le trottoir, entre les jambes de ses compagnons qui ne s'en émeuvent pas.

Recherche vaine d'une djellaba bleue. Remarque de Siri : il n'y a pas de moutons bleus.

Mustafa est amoureux de sa casquette : « Ma casquette, je l'aime. » Il ne veut pas la quitter pour faire l'amour.

Dans le patio de l'hôtel Minzah, une femme en longue robe rouge, un peu hagarde, me demande d'un air direct « les cabinets ».

Démonstration de la pertinence phonologique : un jeune vendeur de bazar (d'un air engageant) : *tu / ti* (non pertinent) *veux tapis / taper* (pertinent) ?

Aliwa (oli nom à répéter inlassablement) a le goût des pantalons blancs immaculés (tard dans la saison), mais, vu l'inconfort des lieux, sur ce blanc de lait s'est toujours posée une tache.

Sur la plage de Tanger (familles, tantes, garçons), de vieux ouvriers, comme des insectes très anciens et très lents, déblayent le sable.

Selam, vétéran de Tanger, s'escalaffe parce qu'il a rencontré trois Italiens qui lui ont fait perdre son temps : « Ils croyaient que j'étais féminine ! »

Un vieux paysan en djellaba brune (couleur profonde de haillon) porte en bandoulière une énorme tresse de gros oignons vieux-rose.

« Papa », vieil Anglais charmant et dingue, supprime *by sympathy* son lunch pendant le Ramadan (*by sympathy* pour les petits garçons circoncis).

A neuf heures du matin, un homme jeune et rude traverse le petit Socco, un mouton vivant sur les épaules, pattes jointes devant (geste pastoral et biblique). Une petite fille passe, caressant une poule dans ses bras.

Par la fenêtre de l'hôtel, sur la promenade un peu déserte (c'est dimanche matin, encore tôt : au loin, des garçons vont sur la plage pour y jouer au football), je vois un mouton et un petit chien, la queue en trompette ; le mouton suit le chien pas à pas ; enfin, il essaye de le monter.

Du train qu'il venait de quitter à une gare déserte (Asilah), je le vis courir sur la route, seul, sous la pluie, serrant la boîte de cigares vide qu'il m'avait demandée « pour y mettre ses papiers ».

Dans une rue de Salé, quelqu'un annonce la rafle, des haillons fuient. Un gosse de quatorze ans est assis, un plateau de vieux

gâteaux sur les genoux. Un énorme soldat-flic va droit sur lui, lui donne un coup de genou dans le ventre et emporte le plateau, sans s'arrêter, sans se retourner, sans parler (ils mangeront sans doute les gâteaux). Le gosse a la figure à l'envers, mais s'empêche de pleurer ; il hésite et disparaît. – La présence de deux amis m'embarrasse et me retient de lui donner deux mille francs.

Début racinien : avec une complaisance douce : « Vous me voyez ? Vous me voulez toucher ? »

Un jeune homme joli, sérieux, bien habillé d'un complet gris et portant un bracelet d'or, aux mains fines et propres, fumant des Olympic rouges, buvant du thé, parlant avec assez d'intensité (un fonctionnaire ? de ceux qui ralentissent les dossiers ?), laisse tomber un filet de salive sur son genou ; son compagnon le lui fait remarquer.

Il nettoie énergiquement le bidet avec la balayette des cabineaux. A la remarque que je lui fais : « Seulement pour le bidet ! »

A un concert (évidemment allemand), dans le hall deux jeunes gens conversent gravement (se vivant regardés, et donc, à l'euro-péenne, ne regardant pas) ; l'un, en veste de velours, a une pipe au bec.

Dans un restaurant de Rabat, quatre hommes de la campagne – au milieu des sauces, des salades, des viandes et de complets-vestons – boivent du lait très sucré et mangent lentement du pain à même une grosse miche.

Un certain Ahmed, aux approches de la gare, porte un pull bleu ciel avec une belle tache de crasse orange sur le devant.

Foule, attroupement, au loin des pancartes, des banderoles, des sifflets de police. Une grève, une manifestation politique ? Non, une cérémonie de bizutage miteux de l'Ecole des ingénieurs de Mohammedia : une fille en minijupe sur un camion, des chansons françaises, des inscriptions édifiantes : « Soyons conscients du grand labeur qui nous attend », « Bizuts aujourd'hui, ingénieurs demain ».

Farid, rencontré à Jour et Nuit, s'empporte contre un mendiant qui me demande d'abord une cigarette, puis, l'ayant obtenue, de l'argent « pour manger ». Ce schéma d'exploitation progressive (pourtant bien banal) semble l'indigner : « Voilà comment il te récompense d'avoir cédé ! » Or, une minute plus tard, le quittant et lui donnant alors tout mon paquet de cigarettes, qu'il empoche sans me remercier, je l'entends me demander cinq mille francs « pour manger ». Comme j'éclate de rire, il allègue la *différence* (chacun, ici, s'affirme différent, parce qu'il se pense, non comme une personne, mais comme un besoin).

Abdellatif – si voluptueux – justifie péremptoirement les pendaisons de Bagdad. La culpabilité des accusés est évidente puisque le procès a été très rapide : c'est donc que le cas était clair. Contradiction entre la brutalité de cette bêtise et la tiédeur fraîche de son corps, la disponibilité de ses mains, que je continue, assez hébété, à tenir et à caresser pendant qu'il débile son catéchisme vengeur.

Visite d'un garçon inconnu, envoyé par son copain : « Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi viens-tu ? – C'est la nature ! » (Autre, une autre fois : « C'est la tendresse ! »)

Jardins du Chella : un adolescent élongé, aux cheveux lisses, habillé tout de blanc, bottillons sous le jean blanc, accompagné de ses deux sœurs voilées, me regarde longuement et crache : refus ou contingence ?

Difficulté à ramener de Paris un « souvenir » pour ce garçon qui me l'avait demandé : quel supplément gracieux donner à qui est totalement pauvre ? Un briquet ? pour allumer quelles cigarettes ? L'opte pour le souvenir codé, c'est-à-dire excessivement inutile : une tour Eiffel en latex.

Un Français, une épave du Protectorat (petite droguerie), aphasique (coup de fusil dans la gueule, me profère-t-il péniblement), mais de plus ataxique, me dénichant lentement deux mèches pour lampe à Buta, trouve tout d'un coup une voix claire, forte et distincte pour crier à son chien (qui n'a rien fait que d'être là), par deux fois : *Salop !*

Driss A. ne sait pas que le fouteur s'appelle du fouteur ; il l'appelle de la merde : « Attention, la merde va sortir » : rien de plus traumatisant.

Un autre Slaoui (Mohammed Gymnastique) dit sèchement et exactement : *éjaculer* : « Attention, je vais éjaculer. »

Descendant l'escalier, je donne à un Mustafa (charmant, rayonnant, ardent, honnête) des sandales à porter. Le temps de prendre ma clef (« Tiens-moi ça »). Je constate ensuite qu'il les a gardées (suppression du prêt).

Banque : un mendiant aveugle entre en titubant, il tâte de sa canne frôleuse les portes, les comptoirs, les guichets, touche les murs de l'argent. Un client lui donne une pièce. Le caissier : « Ne

faites pas ça : il ne faut pas l'habiter.» (Comme une mouche qui ne gêne qu'au bout d'un certain temps.)

A Jour et Nuit, un cirreur : regard et sourire, application. Il s'appelle Driouich (le petit derviche). En partant, déjà loin, il me fait un signe d'amitié.

Lahoucine à la maison. Lahoucine est assis en face de moi, inactif, placide, inerte toute la matinée. Jamais des mains n'ont été autant au repos : dans ce repos que seul pourrait saisir un peintre. Face à quoi, j'agis d'une façon excessive : faisant tous les jours quelque chose, changeant sans cesse ce quelque chose : écrivant, prenant un papier, lisant, aiguisant un crayon, remplaçant un disque, etc.

Moulay, le gardien de l'immeuble, d'un signe impérieux, me fait comprendre que, pendant mon voyage, Aïcha, sa jeune femme, pour garder l'appartement contre les « voleurs », dormira là, par terre, dans l'entrée, sur la natte près du canapé (petit bout de natte, descente de lit sur les dalles).

Le jeune pied-noir, le petit-bourgeois r'bati a le pull jeté sur les épaules, manches nouées par-devant ; il pose ses clefs d'auto sur la table du café Jour et Nuit ; il a l'accent péremptoire, bref, comme retroussé par une brusque torsion.

Deux étudiants en droit :

L'un, Abdellatif (droit français), occidentalisé, deux ans en Suisse (paraît-il), élégant (pull bleu ciel, costume de fin velours beige), accent distingué, menteur (me dit être en seconde année, ce que je sais être faux), tient le discours de l'Ennui (partir de ce pays) et me pose cette question : « Que pensez-vous de Pompidou ? »

L'autre, Najib, rencontré le lendemain à la même place, se substituant ainsi au premier, étudiant en droit arabe, élégant naturellement mais pauvrement habillé (le petit blouson blanc, le pantalon de velours grenat à grosses côtes, les souliers usés, à boucles), aux yeux doux, aux mains fines et froides, ne dramatisant pas l'ennui, se donne pour vocation : *être ministre*. Il dit cela tout de suite, comme on dit : être médecin, avocat. Il me demande de lui expliquer si les ministres, changeant de poste, sont ou non spécialisés, compétents (nulle intention critique).

La Trésorerie générale, fortresse dans le style français, est continûment entourée d'une bande d'estropiés, s'agitant comme des moineaux là où il y a du croûtin : un cul-de-jatte, gardien (apparemment) de bicyclettes, fonce avec véhémence sur un malheureux client.

Au milieu des ébats plutôt lascifs du groupe, l'un des lycéens rapporte le dernier sujet de rédaction : « Comparez la pédagogie de Rabelais et celle de Montaigne. »

Ses camarades disent de H. qu'il est « très sensuel » (énonciation rendue encore plus troublante par la sécheresse de l'accent pied-noir) : H. devient pour moi le Très-Sensuel. Cependant, le sens de cette appellation se laisse ultérieurement deviner : H. se fait niquer.

« Je sens que je vais être amoureux de toi. C'est ennuyeux. Comment faire ?
– Donne-moi ton adresse. »

Cependant que le petit Mohammed me récite des vers qu'il vient de composer (à moins que ce ne soit du Sully Prudhomme),

je pense fortement en moi-même qu'il est très heureux que je l'aie rencontré, car je vais lui demander d'aller m'acheter une livre de tomates chez l'épicier voisin.

Amal paraît enchanté de son prénom : il me le dit tout de suite, m'en énonce complaisamment la traduction (« Je m'appelle Espoir », dit-il), le repère avec satisfaction quand le mot passe dans une chanson.

Mohammed (évidemment), fils d'un commissaire, veut plus tard (après le lycée) être inspecteur de police : c'est là sa vocation. D'ailleurs (dit-il) : aime le football (avant-centre), les flip-pers et les filles.

Bien que la vitrine du magasin regorge d'électrophones divers, des plus techniques, les deux vendeurs à qui je demande un appareil à cassettes sont incapables de me le vendre. L'un, le plus jeune, ne sait pas faire marcher l'engin qu'il me montre : tout un cafoillis de boutons pressés pour un résultat inattendu, couvercle qui saute, bruits pénibles, piles changées, et point de musique, elle ne veut pas sortir. L'autre, le patron, occupé à je ne sais quoi, maussade, se désintéresse et conclut tout de suite à une détectuosité de la livraison. Et c'est avec tout cela qu'il faut avoir envie d'acheter un appareil de quatre-vingt mille francs.

Mohammed L., rencontré un matin vers dix heures, est tout propre de douceur et de sommeil ; il vient de se lever, dit-il, parce que hier soir il a composé très tard des vers pour une pièce de théâtre qu'il écrit, « sans personnages, sans intrigue, etc. ». Un autre, Mohammed le petit, m'avait dit faire de la poésie « pour ne pas s'ennuyer ». La poésie permet ici de *se coucher trop tard*.

Amidou, élève de seconde, futur professeur de gymnastique, rencontré un dimanche matin dans la boue des Pucès, pauvre et gentil, son imperméable trop court, ses gros souliers délavés et déchus, ses beaux yeux marocains, ses cheveux crépés, doit « réfléchir » pour demain sur « le comique de Molière ».

(Amidou : je préfère supprimer le H, car :
doux comme l'amidon, inflammable comme l'amadou.)

J'aime le vocabulaire d'Amidou : *rêver* et *éclater* pour *bander* et *jouer*. *Eclater* est végétal, éclaboussant, dispersant, disséminant ; *jouer* est moral, narcissique, replet, fermé.

Ramadan : la lune apparaîtra bientôt. Il faut attendre encore une demi-heure pour faire l'amour : « Je commence à rêver. — Ça, c'est permis ? — Je ne sais pas. »

A., sortant l'autre jour, après avoir « rêvé », a eu dans la rue son slip inondé ; mais il n'a pu se laver, comme le prescrit la religion, car, dans son internat, il y a une seule douche tous les huit jours, etc. (la rancœur dévie sur l'Etat).

Assis au balcon, ils attendent que s'allume la petite lampe rouge qui marque au faîte du minaret la fin du jeûne.

Chaque soir de Ramadan, vers cinq heures (nous sommes en novembre), le restaurant de la Libération, dans la médina, vu de la rue, est transformé en hospice aux longues tables alignées, bordées d'hommes serrés en train de manger la soupe ; l'unique garçon habituel s'affaire, tel un frère convers.

Naciri sait bien le français ; à preuve qu'il y dispose avec désinvolture des syntagmes étrangers : « Ils ont dû sortir ce soir, *because Ramadan.* »

Le « chef comptable » (adolescent au visage gracieux) énonce gravement : la civilisation, c'est quand on connaît ses droits et que l'on est conscient de ses devoirs. Après quoi, nous suivant, il éclate de rire.

Ce vendredi, à l'heure du soir où le Ramadan finit, il a fallu encore s'interdire de fumer, parce que, passant de la rue dans une maison juive, le sabbat alors commençait.

Professeurs français : ils discutent un projet de doctorat : quelles épreuves pédagogiques ? Embarras, désarroi. Soudain, au grand soulagement de tous, l'un s'écrie : *La leçon* ! (d'agrégation).

Festival du cheveu : mon jeune cirreur baissé m'offre la vue de son crâne marqué d'une large pelade, cependant qu'en retrait, sur le trottoir, un gosse haillonneux, d'un geste maniaque, ratisse ses cheveux ras et poussiéreux avec un peigne-jouet.

Rapport entre ses mains très fines, très soignées, très propres (il venait de se les laver), et la façon dont il les montrait, les jouait, les incorporait, en parlant, à de petits mouvements du gestuaire pied-noir. Rapport entre l'extrême finesse de ses chaussettes noires, comme de haut luxe, et sa façon d'étendre la jambe.

Un jeune cirreur un peu fou, désarticulé, se précipite toujours sur moi en me proposant sous le nez avec insistance : « Moi, cirer, chinois » (adjectif de perfection).

Dans la même journée :

d'une part, le petit-bourgeois, l'étudiant, qui, naïvement, par théâtre devant les autres, pour « coller le prof », me pousse une contestation si sottise, si débile, qu'il n'en reste plus que le message de malveillance ;

d'autre part, le peuple, Mustafa, dit Musta : cheveux presque tondus, beaux yeux en amande, une tête presque romaine, n'était la douceur ; il a dix-huit ans, il est de Fez, n'a pu continuer ses études, par pauvreté ; il est venu à Rabat chercher du travail, s'est casé comme menuisier à l'Akkari ; il gagne trois mille cinq cents francs par semaine. Son père ne fait rien, sa mère travaille la laine. Il habite chez une sœur. C'est un être blanc de toute hostilité.

Une petite Française décidée, dont le Jules gringalet porte d'énormes valises, répond au poingonneur de la gare (« Vous êtes chargés ») : « Ils sont tellement voleurs, les porteurs, nous, on marche pas. » Rire bonasse de l'employé, aliéné cependant à l'égale des porteurs.

De jeunes compatriotes – avec filles devant qui parader – feignent de parler anglais avec un accent exagérément français (manière de masquer sans perdre la face qu'ils n'arriveront jamais au bon accent).

Médina : à six heures du soir, dans la rue parsemée de petits vendeurs isolés, un homme triste propose un seul hachoir sur le bord du trottoir.

Dans l'avion, derrière moi, une vieille dame française, devissant avec sa voisine, fait de la tapisserie : un canevas grisâtre, dessiné de bouquets vieilliss. Plus tard, ne descendant pas à l'es-

cale, elle continue sa tapisserie pendant l'atterrissage et la halte, absolument statique au milieu des mouvements de l'avion : *per-sonnage étale*.

Deux contrôleurs de train, inactifs, traînaillent, s'assoient au bar ; le plus jeune porte en souriant un café au vieux, qui s'en défend en souriant. Vu plus tard : le vieux n'est que l'aide-contrôleur, il n'a qu'une étoile sur sa casquette, le jeune en a trois.

Dans le train, il y a autour de moi : 1° une femme seule, à l'accent tudesque (Alsacienne ? Suisse ?), queue-de-cheval, foulard noué sur le chignon ; elle essaye d'entrer en contact avec moi, m'imité lorsque je prends un plateau de repas, ne veut rien boire, puis veut de l'eau gazeuse, de la glace, etc. ; elle lit *Rif, terre de légendes* ; 2° une Marocaine moricaude, boutonneuse ; elle a un caftan vineux, porte des souliers à boucles ; elle tient un mou-tard frisé dans les bras ; 3° une pied-noir modeste faisant un crochet au point compliqué ; 4° deux gouines qui jouent aux cartes ; 5° un jeune Marocain, pieds nus.

Taxi collectif : un « député » de Tétouan (architecte, il a construit une rue à Madrid, dont il revient milliardaire) guide dans la nuit et la pluie le vieux chauffeur de notre taxi (blouse grise et calotte jaune), qui ne voit rien, par des interjections sonores, brusques, métalliques, comme on conduit un vieux cheval de calèche, d'ailleurs parfaitement docile.

Coopérative artisanale d'Azrou : nuée de petites filles assises comme des oiseaux serrés et pépant le long des grands tapis verticaux : mélange de volière et de petite classe ; de là au sérail sadien.

A Ilo, en face d'un paysage très vaste et très noble, l'un de nous donne par plaisanterie (combien soulignée) une image de femme nue (d'un *Play-Boy* quelconque) au jeune Moha, vendeur de pierres : sourire, réserve, sérieux, distance du garçon : c'est lui qui maîtrise une scène d'abord destinée à l'abêtir ; l'hystérie de l'autre reste là, *en quenouille*.

Un gosse (Abdelkader) au sourire, aux yeux rayonnants, impérieux, doués d'une amicalité absolue, manifestant dans sa gloire, au-delà de toute culture, l'essence même de la *charité* : pas d'autre mot (Tinerhir).

Deux stoppeurs hippies. *Ideologie* : l'un me parle du « fleuve de conscience ». *Economie* : vont acheter à Marrakech des chemises indiennes qu'ils revendront très cher en Hollande. *Rite* : à peine installés dans le fond de la voiture, roulent une cigarette, plongent dans l'absence comme à volonté, mécaniquement (dont ils se réveillent aussitôt qu'on leur offre un café).

Mais aussi : à Settât, j'ai pris en stop un garçon de douze ans ; il porte un gros sac en plastique plein d'oranges, de mandarines et un paquet entouré d'un vilain papier d'épicerie ; sage, sérieux, réservé, il ne lâche rien de tout cela, qu'il a posé sur ses genoux, dans le creux de sa djellaba. Il s'appelle Abdellatif. En rase campagne, sans un village en vue, il me dit de stopper et me montre la plaine : c'est par là qu'il va. Il m'embrasse la main et me tend deux dirhams (sans doute le prix de l'autobus, qu'il avait préparé et tenait serré).

L'art de vivre à Marrakech : conversation volante de calèche à bicyclette : la cigarette donnée, le rendez-vous pris, la bicyclette vire de l'aile et fuit légèrement.

Dans la rue Samarine, j'allais à contre-courant du fleuve humain. J'eus le sentiment (rien d'érotique) qu'ils avaient tous un zob et que tous ces zobs, au rythme de ma marche, s'égrènaient comme un objet manufacturé qui se détache en cadence du moule. Dans ce flot, mais vêtue de la même étoffe rugueuse, des mêmes couleurs, des mêmes haillons, de temps en temps, une carence de zob.

Souk de Marrakech : roses campagnardes dans les tas de menthe.

Petit instituteur de Marrakech : « Je ferai tout ce que vous voudrez », dit-il, plein d'effusion, de bonté et de complicité dans les yeux. Et cela veut dire : *je vous niquerai*, et cela seulement.

Un nègre, tout encapuchonné dans sa djellaba blanche, en devient si noir que je prends son visage pour le litham d'une femme.

Sur la route de Marrakech à Beni-Mellal : un adolescent pauvre, Abdelkhaim, ne parlant pas français, porte un panier rustique, rond. Je le prends en stop pour quelques centaines de mètres. À peine monté dans l'auto, il tire de son panier une théière et me tend un verre de thé chaud (chaud, comment ?) ; puis il descend, disparaît sur le côté de la route.

Un stoppeur très pauvre qui va de ville en ville chercher du travail (les yeux sont très gentils) me raconte une sombre histoire de petit-taxi (nous passons dans une vague forêt) dont le chauffeur a été assassiné par quatre passagers déguisés en femmes. « Mais un petit-taxi, ça n'a pas beaucoup d'argent. – Ça ne fait rien : le voleur, c'est le voleur. »

« Monsieur, rappelle-toi, tu ne dois jamais prendre (en stop) un Marocain que tu ne connais pas », me dit ce Marocain que je prends en stop et que je ne connais pas.

Une fille me mentie : « Mon père est mort. C'est pour acheter un cahier, etc. » (Le moche de la mendicité, c'est l'empoisonnement des stéréotypes.)

Entre Agadir et Tamri, sur la route, un être à l'uniforme vague : civil, crasseux, déjeté, mais une casquette de fonctionnaire et une gaine de revolver : il est garde forestier. Il aime les romans policiers, car « lui aussi, en quelque sorte il fait de la police (surveille les vols de bois) ; il peut être amené à se trouver devant des problèmes analogues, etc. ».

L'étudiant marocain, aux grandes dents un peu déchaussées, à la barbiche, boursier de la Catho de Lille, parce que dans son village du Haut Atlas il y a eu un père blanc. Il lit (ou ne lit pas) *Les Fleurs du mal*.

Les deux jambes de devant liées et repliées, contraint à l'agenouillement comme pour l'humilier, un chameau fait des efforts horribles pour se relever. Un autre, à terre, accroupi, immobilisé, sanglant, la bouche sanglante, exposé comme au pilori, un cercle autour (dont des touristes, l'un bedonnant et rose, en short collant, appareil de photo en bandoulière), crie affreusement, se rebiffe *du fond de l'être*. Son maître, petit homme noir, le bat, ramasse une poignée de sable poussiéreux et la lui jette dans les yeux.

Gérard, né d'un Français et d'une indigène, veut me montrer le chemin de la Gazelle d'Or ; il s'étale dans l'auto pour faire devin-

ner ses appâts ; puis, comme une friandise rare, un dernier argument irrésistible : « Tu sais, mon machin, il est pas coupé ! »

Trois jeunes Chleus, sur la falaise, exigent une leçon de français. « Comment dit-on... ? » En leur répondant, je m'aperçois que l'appareil sexuel tient dans un paradigme occlusif : *cul/con/queue*. Eux-mêmes, immédiatement philologues, s'en étonnent.

Un gosse assis sur un mur bas, au bord de la route qu'il ne regarde pas – assis comme éternellement, assis pour être assis, *sans tergiverser* :

« Assis paisiblement, sans rien faire,
Le printemps vient et l'herbe croît d'elle-même. »

Un certain Jean, jeune professeur – de quoi ? –, se penche sur mon livre : « J'ai jamais pu me le farcir, celui-là (Proust) ; mais je sens que ça vient. » Son ami, Pierre, ahuri, dédaigneux et sec (indifférent à la réponse) : « Vous prenez des annotations ? »

Azemmour : acheté une soupière en fer-blanc, dont le vendeur, jeune et édenté, me propose un rendez-vous « dans sa garçonnière ».

Dans la pharmacie très pauvre, où le pharmacien, M. Julien, est débordé par une queue informe et statique de djellabas cam-pagnardes, des litres et des litres d'Hégor.

Bonheur à Mekioula : la grande cuisine, à la nuit, l'orage dehors, la haririra qui bout, les grosses lampes à Butagaz, tout le ballet des petites visites, la chaleur, la djellaba et lire du Lacan ! (Lacan gagné par ce trivial confortable.)

La gardienne du marabout est une vieille femme édentée qui initie les garçons du village pour cinquante francs l'un.

(Le tombeau est près d'un cube en torchis marqué du numéro 61, qui est la chambre où on lave les morts ; le tombeau est ouvert : quelques nattes par terre, des étoffes pendues en don au cercueil de bois peint en vert, sous une photo fade de l'ancien sultan, une paire de sandales traîne sur une natte.)

M., malade, tapi dans un coin sur une natte, cachait ses pieds nus et brûlants sous sa djellaba brune.

Le grand escogriffe édenté (pressant et constant) me dit à voix basse, d'un ton convaincu et passionné, de la plus plate des marques de cigarettes : « Pour moi, Marquise, c'est comme du kif ! »

Le petit I. m'apporte des fleurs, un vrai bouquet champêtre : quelques têtes de géranium, une branche d'égélatines rouges, deux roses, quatre brins de jasmin. Ce mouvement qu'il a eu, c'est à la suite d'un grand plaisir que je lui ai fait : écrire son nom de plusieurs façons à la machine, sur un papier que je lui ai donné (des fleurs contre l'écriture).

Ayant donné une aspirine à l'un, tous ont maintenant mal à la tête et cela tourne à la distribution d'hôpital.

Le groupe des garçons s'est cotisé pour se payer une putain ; l'un a fait trente kilomètres à bicyclette pour la chercher à A., rapporter de la boisson ; ils lui ont ensuite passé dessus.

Soirées de Paris

Ce pays : où il est possible que les boy-scouts aient mauvais genre. J'en ramène trois à la ville : un peu déguenillés, cheveux longs, dépeignés, chapeau fantaisie en bataille, chapeau coquin – et cependant fanion, badges, salut scout, phraséologie (« les scouts sont frères de tout le monde »). Cuisses nues, le « respectable » bandait, pendant que les autres chantaient des chansons scouts tristes (histoire d'un orphelin).

Au-dessus de la porte, dans le ciment, le maçon Ahmed Mîdace a gravé ces mots en grandes lettres maladroites : CUISINE PAR FORCE. Le père ne voulait pas de cette cuisine ajoutée, la mère la voulait.

Deux adolescents nus ont traversé lentement l'oued, leurs vêtements en paquet sur la tête.

Paix d'une djellaba (de dos) sur un âne, le signe qui se répète de temps en temps dans la campagne.

Ce texte a été vraisemblablement écrit au cours du séjour que fit Roland Barthes au Maroc en 1969-1970 où il fut invité à enseigner à l'université de Rabat.

24 août 1979¹

*En bien, nous nous en sommes bien tiré.
Schopenhauer (sur un papier, avant de mourir)*

(Hier soir.) Au Flore où je lis un *Monde* sans événements, à côté de moi, deux garçons (je connais de vue l'un d'eux et même nous nous saluons ; il est assez joli à cause de ses traits réguliers, mais a de gros ongles) ont discuté longuement du réveil par téléphone : cela sonne à deux reprises, mais, si l'on ne se réveille pas, c'est tout ; tout ça, maintenant, c'est sur ordinateur, etc. Dans le métro, assez plein, me semblait-il, de jeunes étrangers (peut-être les gares du Nord et de l'Est), un guitariste genre folk américain faisait la manche dans un wagon ; j'ai soigneusement choisi le wagon voisin mais, à Odéon, il a lui-même changé et est monté dans mon wagon (il doit faire ainsi tout le train) ; voyant cela, je suis descendu en vitesse et suis remonté dans le wagon qu'il venait de quitter (la manche me gêne toujours comme une hystérie et un chantage, une arrogance aussi, comme si cela allait de soi que cette musique ou la musique me fasse toujours plaisir). Je suis descendu à Strasbourg-Saint-Denis, la station résonnait très fort d'un saxophone solo ; j'ai aperçu dans le détour d'un couloir un jeune nègre mince qui en jouait et produisait ce bruit énorme, « inconsideré ». Caractère *déjeté* du quartier. J'ai repéré la rue d'Aboukir, pensant à Charlus qui en parle ; je ne savais pas qu'elle aboutissait si près des Boulevards. Ce n'était pas encore huit heures et demie, j'ai traîné un peu avant de me retrouver à la minute dite devant le 104 où Patricia L. devait descendre m'ouvrir la porte. Le quartier était désert, sale, un vent froid d'orage soufflait très fort et soulevait d'énormes déchets d'emballage, résidus du trafic de ce quartier de confec-

1. [En note, en haut de page :] Daté du jour où j'écris ; se reportant en principe à la veille au soir.